

XYZ. La revue de la nouvelle

Le sourire d'Éva

Ginette Lachance



Numéro 16, novembre–hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3119ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lachance, G. (1988). Le sourire d'Éva. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 49–52.

Le sourire d'Éva

Ginette Lachance

Dès qu'il entend craquer les marches de l'escalier, Jean-Eudes s'immobilise dans son lit, retient son souffle, devient raide, presque mort; mais son cœur bat la chamade jusque dans ses tempes: il ne doit pas se trahir, surtout maintenant que le moment approche. Dix... onze... douze marches: au décompte, Jean-Eudes sait que l'autre vient d'atteindre le second palier. Et maintenant, le voilà qui longe le corridor au bout duquel se trouve l'autre chambre, sa chambre à lui. La porte se ferme et la toux devient lointaine.

Maintenant, Jean-Eudes peut se remettre à respirer: l'autre s'est retiré dans son intimité comme un ermite dans le désert, ne s'inquiétant déjà plus de celle qu'il vient de laisser, seule, au premier étage. Dans quelque trente minutes, ce sera Jean-Eudes qui ira la retrouver. Éva! Éva la belle! Éva la douce! Éva la femme!

L'autre n'en saura rien. Et qu'importe d'ailleurs, puisqu'il ne lui a pas encore donné son nom; elle est fraîche, elle est libre et pourquoi ne serait-il pas le premier, lui, à la posséder? Alors il faut que ce soit cette nuit, car demain pourrait être trop tard, l'autre l'ayant déjà souillée, brutalement peut-être, à la tombée du jour, ou même en plein soleil de midi. Non, il ne faut pas le laisser faire.

Sur la table de nuit, le réveille-matin indique onze heures trente-cinq. Mais Jean-Eudes préfère attendre jusqu'à minuit pour aller retrouver Éva. À cette heure, leur extase, commencée hier, pourra s'éterniser jusqu'à demain, pendant que l'autre dormira à poings fermés, confiant et niais sur l'oreiller.

Et même si, averti en songe, l'autre venait à s'éveiller et qu'il décidait d'aller les surprendre, les hauts cris, pas plus que le désespoir, ne parviendraient à effacer ce qui aurait eu lieu en son absence. Aussi, il vaudrait mieux pour lui qu'il continue de s'enfoncer dans sa nuit solitaire.

Et puis, il n'avait qu'à ne pas l'abandonner, cette femme, comme ça, au premier étage, tout fin seule, sans compagnie et sans garde du corps.

Onze heures cinquante: Jean-Eudes se lève doucement; il est temps de se préparer.

Sur le lit, sont déjà étalés: le pantalon noir ajusté, la chemise de satin blanc et le long ruban noir qu'en guise de cravate il nouera autour du cou.

Encore chargés d'électricité, les vêtements crissent en lançant de petits éclairs jaunes et ils font se dresser les poils de Jean-Eudes avant de coller à sa peau. Il ne manque plus que les souliers pour compléter la toilette; mais là-dessus Jean-Eudes change d'avis: il vaut mieux ne pas les chauffer pour ne pas faire de bruit.

En passant devant sa commode, il empoigne la lampe de poche que plus tôt il y avait déposée puis, avec sa main libre, il commence à faire tourner la poignée de la porte. Imperceptiblement. À petits coups seulement. Jusqu'au premier déclic. Alors il laisse la poignée revenir à son point de départ puis, lentement, entrebâille la porte. Il faut maintenant la pousser en évitant toute plainte inutile: la voilà qui s'écarte un peu, et encore un peu puis, tout à coup, elle se met à hurler comme une chienne. Jean-Eudes se retient de ne pas l'assommer de coups de pieds, car elle l'a condamné et il attend sa sentence, là, dans l'embrasure, sans bouger et prêt à tout.

Mais il ne se passe rien.

Alors il sort dans le couloir, se retourne pour jeter un dernier regard réprobateur à la chienne qui a failli le trahir et, lampe de poche en main, il poursuit son chemin, à pas feutrés.

L'espace devient hallucinant dans cette lumière blafarde, le passage semblant plus étroit qu'à l'accoutumée, en même temps qu'on dirait qu'il s'allonge à l'infini.

Malgré tout, Jean-Eudes atteint le début de l'escalier. Mais, plutôt que de s'en réjouir, il se demande s'il ne vaudrait pas mieux rebrousser chemin, la descente des douze marches lui apparaissant soudain trop périlleuse.

Il hésite, regarde le chemin derrière lui et celui devant: où qu'il aille maintenant, il se trouve bel et bien au centre du parcours. Va donc pour la distance qui le sépare d'Éva!

Est-ce le fait de penser à la femme qui lui donne des ailes tout à coup? Jean-Eudes lui-même ne comprend pas ce qui lui arrive, mais le voilà qui descend les marches une à une, sans peine et sans bruit, et qu'il se retrouve devant la porte de la pièce où loge Éva. Dort-elle? L'a-t-elle entendu venir? Ou bien... attend-elle sa visite?

L'heure n'étant pas de frapper à la porte, Jean-Eudes tourne la poignée et il ouvre.

Pendant un moment, il demeure dans l'encadrement puis, comme rien ne vient mettre fin à son intrusion, d'un pas de loup, il pénètre dans la pièce, refermant doucement derrière lui.

Adossé contre la porte, il se donne un peu de répit. Car il s'entend haleter et ça lui fait honte; ce n'est pas ainsi qu'il veut approcher la femme.

Lorsqu'il arrive à se convaincre qu'il est plus calme, Jean-Eudes marche vers Éva, décidé, franc et digne, comme il avait choisi de l'être, longtemps auparavant. Mais parvenu à proximité d'elle, il s'arrête encore une fois, le temps de fouiller dans ses rêveries pour retrouver ce qu'il avait décidé qu'il convenait de faire.

D'abord, il promène son regard sur le visage de la femme; il en fait le tour et l'encercle plusieurs fois jusqu'à s'en étourdir. Il avait pensé se perdre dans ses yeux, mais elle les garde étroitement clos. Les joues sont saines comme il les aime et les lèvres, plutôt charnues, s'étirent un peu, laissant poindre le début, ou bien la fin d'un sourire. Mais Jean-Eudes se sent en confiance maintenant et il décide que ce sourire est pour lui: la femme savait qu'il viendrait la surprendre dans la nuit.

Il s'approche de ce sourire et fait durer le plaisir ainsi, proche à proche, puis il cesse de lui résister: de sa bouche il effleure ce dernier, tendrement, dans un sens puis dans l'autre, revient au premier sens, mais bientôt ses propres lèvres se mettent à trembler.

Il s'éloigne un peu puis, comme il se penche pour recommencer, ses yeux tombent un peu plus bas, sur le menton d'Éva, puis sur le nerf du cou et poursuivent leur quête ainsi, jusqu'à ce qu'ils butent sur le sein gauche, complètement dénudé; il voit comme il s'offre, ce sein, bien gonflé, et la pointe du mamelon dressée. Jean-Eudes est transi. Mais il ne veut pas sauter d'étapes et il se recule encore un peu pour reprendre son souffle.

C'est seulement lorsqu'il se penche à nouveau vers la femme qu'il remarque qu'elle cache l'autre sein de sa main. Mais, entre le sein gauche et la main pudique, Jean-Eudes peut très bien voir le pli de la chair, au centre de la poitrine. À cause de ce pli, encore plus que du sein dénudé peut-être, Jean-Eudes veut toucher, sans plus attendre d'invitation.

Il avance une main, la pose délicatement sur ce creux et laisse ses doigts glisser dans la fente; puis, au bas de la pente, ses doigts commencent à remonter lentement vers la rondeur du sein dénudé. Et là, sans même prendre le temps de vérifier le visage de la femme, comme il s'était promis de le faire, il enfouit le sien dans ce nid et se met à embrasser le pli, le sein, la main, puis encore le sein, et la main de l'autre sein, jusqu'à ce qu'il aperçoive une traînée rougeâtre sur le lieu de ses ébats.

Il se relève brusquement.

Portant une main à sa bouche, il la retire aussitôt pour vérifier sur ses doigts: c'est bien le même rouge, celui qu'au premier baiser le sourire d'Éva lui a laissé.

Jean-Eudes avait omis de considérer ce détail: la toile de son père était encore trop fraîche. Constatant le dégât qu'il vient d'y faire, l'adolescent opte pour l'aveu: avec son doigt encore taché de peinture rouge, il trace les lettres «J.E.» au centre du tableau. Puis, renonçant à toute fabulation, il remonte se coucher.

Le lendemain matin, dans son atelier, un artiste s'interroge: lui qui, au cours des dernières semaines, a travaillé sans relâche au portrait d'Éva, estompant par-ci, noircissant par-là, partagé entre le désir d'insuffler la vie à la matière et le désespoir d'y parvenir enfin, peut-il reprocher à son fils d'avoir su mieux que lui reconnaître le moment où l'œuvre était achevée?

38 ans, originaire de la Mauricie et Beauceronne d'adoption. En 1987, «Le tableau» a été retenue et diffusée dans le cadre du Concours de nouvelles de la Société Radio-Canada. D'autres nouvelles ont été publiées dans les revues *Arcade*, *Möbius* et *Vers-Québec*.